

GERARD COHADIER

**LE MURMURE DE L'AUBE**

roman

*À Gisèle  
mon épouse,  
qui me supporte ...  
...dans tous les sens du terme*

6 h 30. L'adjudant-chef Parot et le maréchal des logis Bouly, encore endormi, attendaient l'élève sous-officier Carbonel dans la cour de la gendarmerie. Une pluie fine et glaciale leur fouettait le visage et accentuait méchamment une humeur dégradée par un petit déjeuner raté. Carbonel fit enfin son apparition et, dans sa torpeur matinale, faillit s'étaler sur les marches glissantes du bâtiment. Mais personne ne se marra. Ce n'était pas le moment. La semaine commençait bien. Enfin, façon de parler. Un éleveur du sud de Colomiers avait appelé le standard, affolé. Il venait de découvrir, dans un pré bordant ses écuries, un cheval mort, une oreille coupée. Ces atrocités prenaient de l'ampleur et les autorités s'en inquiétaient.

Les trois gendarmes s'engouffrèrent comme des fantômes dans un Dacia Duster flambant neuf. Le moteur rompit le silence pesant de l'équipe déjà tournée vers son intervention. Parot essuya le pare-brise du revers de sa manche et passa la première. La route se mit à défiler et les premières lueurs du jour à rivaliser timidement avec les phares du véhicule qui balayaient la chaussée humide et luisante.

Ils arrivèrent rapidement à la sortie de la ville. Ce

n'était pas la circulation qu'il y avait à cette heure-là. Bouly avait quand même eu le temps de se rendre dormir et ronflait. Parot lui donna un violent coup de coude juste au moment où la voiture franchissait le portail du domaine. L'éleveur les attendait, casquette à la main et le regard humide comme le temps. Les trois hommes sortirent de la voiture dans un élan synchronisé, digne de la patrouille de France. En moins rapide, évidemment. Bouly poussa un grognement en regardant ses pieds englués dans une mare de boue. Il en serait quitte pour astiquer de nouveau ses pompes qu'il avait lustrées avec application la veille, en regardant la victoire de l'équipe de rugby de Colomiers à la télé. Un beau dimanche, sec et ensoleillé, pas comme aujourd'hui. Les gendarmes se dirigèrent vers l'éleveur. Parot le salua d'un geste rapide et prit la parole.

– Monsieur ! C'est vous qui nous avez appelés pour un cheval retrouvé mort ?

L'homme tordait sa casquette nerveusement, comme s'il voulait l'essorer.

– Oui, c'est par là ! dit-il en tendant le bras.

– Bon, on va aller voir. On vous suit.

Ils pénétrèrent dans le domaine, contournèrent les écuries et arrivèrent le long d'une clôture qu'ils longèrent sur une trentaine de mètres. Le jour s'était levé, la pluie forçait et leurs pieds s'enfonçaient dans l'herbe humide. Déjà, on apercevait le corps du cheval couché dans le pré. L'éleveur ouvrit une barrière dans la clôture et ils purent s'approcher. Le spectacle était édifiant. Une trace profonde sur son

cou et la langue qui pendait le long de sa bouche laissaient supposer qu'il avait été étranglé à l'aide d'une corde. Il manquait l'oreille droite, sectionnée d'un trait net au ras de la tête. Au loin, les autres chevaux s'étaient regroupés dans un coin, apeurés, sans doute pour fuir ce spectacle effrayant.

– Vous avez découvert le drame ce matin ?

– Oui ! répondit faiblement l'homme.

– Et avant ce matin, quand êtes-vous venu ici la dernière fois ?

– Hier soir. Je suis venu vérifier qu'il y avait encore suffisamment d'eau.

– Vous n'avez rien remarqué d'anormal ?

– Non, rien.

– Et ces derniers jours ?

– ... Non.

– Vous n'avez pas vu des gens suspects dans le coin ? Une voiture, des rôdeurs ?

L'homme souffla et réfléchit un instant.

– Non... rien. Enfin, vous savez, je ne suis pas toujours de ce côté-là.

– Quelqu'un pourrait-il vous en vouloir ? Vous avez eu des problèmes avec un voisin, un autre éleveur ?

– Non ! répondit l'homme d'une voix désolée.

Pendant qu'ils parlaient, Bouly s'était éloigné en longeant la clôture jusqu'à un chemin boueux qui acheva de crotter ses chaussures. Il se retourna et appela en faisant de grands gestes.

– Chef ! Chef, venez voir !

– J'arrive ! Carbonel, prenez des photos avant

que l'on enlève le cheval ! dit-il en s'éloignant.

L'adjudant-chef rejoignit Bouly.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Regardez, il y a des traces de pneus.

– En effet. Et elles sont fraîches.

L'adjudant-chef Parot fit signe à l'éleveur de les rejoindre.

– Ce chemin est souvent emprunté ?

– Oh non ! Je n'ai jamais vu personne par ici.

– Pourtant, il y a des traces de pneus toutes fraîches.

L'homme leva les épaules, ne sachant pas quoi répondre.

– Il mène où ce chemin ?

– Bah... nulle part. Enfin, si. Juste à la sortie du petit bois que l'on aperçoit là-bas, il y a une maison et une vieille grange abandonnées.

– Vous savez à qui elles appartiennent ?

– Non! J'ai entendu dire que c'était une ancienne ferme qui a été vendue il y a plusieurs années. En tout cas, c'était déjà abandonné quand j'ai repris le domaine.

– Vous êtes sûr que personne n'emprunte ce chemin ?

L'homme tordait de nouveau sa casquette.

– Sûr... à 100 %... non, évidemment. Mais moi, je n'ai jamais vu personne. Et franchement, il n'y a rien de ce côté-là.

L'adjudant-chef trouva ça bizarre. Si personne ne vient ici en temps normal, les traces de pneus sont certainement en relation avec la mutilation du che-

val, se dit-il. D'autant qu'elles sont fraîches. Il appela Bouly qui s'était éloigné pour suivre les traces.

– Bouly ! Bouly, va chercher la voiture !

L'éleveur regarda le gendarme, inquiet.

– Vous croyez que cela a un rapport avec la mutilation de mon cheval ?

– Je n'en sais rien. Pour l'instant, c'est le seul indice que nous avons, et au cas où il y aurait un rapport avec la mutilation de votre cheval, il faut vérifier au plus vite. On ne sait jamais. Nous irons ensuite interroger vos voisins. Quelqu'un a peut-être vu quelque chose cette nuit ou remarqué quelque chose d'inhabituel ces derniers jours. En attendant que l'on revienne, je vous laisse un de mes hommes. Surtout, ne touchez à rien !

Quelques minutes plus tard, Parot aperçut le Duster approcher en cahotant. Il préféra monter à côté de Bouly et le laisser conduire. Au moins, il était sûr qu'il ne s'endormirait pas.

– On va où, chef ?

– D'après l'éleveur, il y a une maison et une grange abandonnées un peu plus loin, juste à la sortie du bois. Peut-être que les traces de pneus vont jusque là-bas.

– Vous croyez que la ou les personnes qui ont fait ça sont encore là-bas ?

– Non, évidemment. Mais on ne sait jamais, ils peuvent avoir laissé des indices. Une corde, un couteau, que sais-je ? Ça ne coûte rien d'aller voir, même si je ne m'attends pas à trouver grand-chose.

Bouly ne répondit pas. C'était le chef après tout.

Le chemin était truffé d'ornières et les deux hommes dansaient sur leur siège comme des petits diables au bout du ressort de leur boîte. Le ciel s'était brusquement assombri et Bouly dut rallumer les phares.

Ils arrivèrent rapidement au petit bois et se sentirent aussitôt à l'abri. Le chemin tournait sur la droite et se rétrécissait. Après une centaine de mètres, ils distinguèrent au loin la maison et la grange dont avait parlé l'éleveur. Ils décidèrent d'arrêter la voiture à cet endroit et de continuer à pied. Ils descendirent en faisant le moins de bruit possible. Seul le crépitement de la pluie rebondissant sur les feuilles des arbres les accompagnait alors qu'ils avançaient lentement. Parot remarqua que les traces de pneus continuaient en direction de la grange.

– Fais attention où tu marches, souffla l'adjudant-chef. Il ne faut pas effacer les traces de pneus.

Bouly acquiesça de la tête. Vu l'état dans lequel se trouvaient ses chaussures, il était bien temps de faire attention où il marchait.

Arrivés devant la grange, ils s'arrêtèrent un instant en restant sur leurs gardes. Pas un bruit ne leur parvenait. Parot fit un signe de tête pour indiquer à son adjoint qu'il allait entrer. Il tira lentement le portail droit et pénétra à pas de velours, tel un chat s'avançant vers sa proie. Bouly le suivit prudemment. Il leur fallut quelques secondes pour s'habituer à la pénombre, mais ce qu'ils découvrirent les glaça d'effroi.



## Extrait du journal de Léonie

*Saint-Laurent du Maroni*

*Dimanche 7 juin 1897*

Ma tête bourdonne sous cette chaleur étouffante. Comme ma douleur est vive. Mon corps tout entier s'affaisse sous la peine que je subis loin de toi, mon amour, et loin des enfants qui me manquent cruellement. Cette peur que j'ai ressentie lors de mon départ paralysait mon cœur et obscurcissait mon esprit. Mais aujourd'hui, entourée des autres reléguées<sup>1</sup>, noyée dans l'univers clos du couvent<sup>2</sup>, courbée sous une stricte disci-

---

1 Femmes condamnées à perpétuité suivant la loi du 27 mai 1885 sur la relégation des récidivistes

2 Surnom donné au dépôt du bagne de Guyane sous la garde des sœurs de l'œuvre de Saint-Joseph de Cluny

plaine et un travail de couture qui me ronge les doigts, je pleure des laudes aux complies. Il m'aura fallu deux mois pour saisir ce que la relégation veut vraiment dire, loin des êtres que l'on aime, sans espoir de retour. Pour comprendre que le ciel d'ici ne sera plus jamais le même que celui de chez nous. Il n'y a pas un instant où je ne pense à Maxime et à Jules, où mon cœur ne se brise quand je pense que je ne les verrai pas grandir, que je ne les serrerai plus jamais dans mes bras, que je ne sentirai plus jamais leur odeur, que je ne consolerais pas leurs chagrins, que je n'essuierai plus jamais leurs larmes. Aujourd'hui, je ne peux qu'essuyer les miennes. Elles comptent double, non, triple. Bien sûr, c'est ridicule d'écrire tout ça, mais bizarrement j'en ressens le besoin. J'imagine que je vous parle, que vous êtes là, près de moi, lorsque je raconte ma vie ici, ou ce qu'il en reste, car elle me semble s'éteindre doucement, jour après jour. Que grâce à ce journal, je ne serai pas oubliée. C'est une pensée folle, mais qui m'aide à tenir.

La plupart des autres reléguées sont des femmes de petite vertu. De vraies récidivistes, condamnées pour un grand nombre de petits délits. De vraies dures qui, en dehors des heures de travail, où le silence est imposé, ne peuvent s'empêcher de s'invectiver et de se lancer des flots d'obscénités. Leur langage est fleuri comme un champ d'orties capable de faire rougir les plus coriaces. Dans cet univers glauque et fermé, j'ai quand même réussi à me faire deux copines. Lise, une gamine de 27 ans que j'ai prise en affection. Une orpheline ballottée de famille en famille et qui a mal tourné en faisant commerce de son corps. Elle est célibataire, sans attache en métropole, et pourtant le pays lui manque terriblement. Je pensais être la plus jeune, eh bien non. J'ai également sympathisé avec une femme bien plus âgée que moi, enfin je pense, je ne lui ai pas demandé son âge. Mais à voir son visage buriné et les rides qui ornent ses yeux, elle doit bien avoir plus de 50 ans. Elle s'appelle Marie. Sous son aspect revêche, elle a un cœur en or. Elle est trapue

et musclée. On la surnomme la Bûche. Je ne sais pas pourquoi elle est là, je ne lui ai pas encore demandé. A nous trois, on se serre les coudes, on se remonte le moral quand il est au plus bas, c'est-à-dire tous les jours. Ici, la vie a perdu ses couleurs, tout est gris. Les regards, le teint et notre âme. Si dans tout ce malheur je devais relever un point positif, un seul, ce serait les repas assurés, même si je regrette amèrement le temps où nous n'avions rien à manger, mais où nous étions ensemble. Oh, il ne s'agit que d'une pitance pitoyable et frugale, certes, mais suffisante pour garder des forces. Il faut dire qu'ils ont intérêt à ce que l'on puisse travailler. D'ailleurs, à ce sujet, j'arrête mon récit pour aujourd'hui, la cloche nous appelle pour le repas.

Le lieutenant de police judiciaire Gilles Ferrand s'apprêtait à pousser la porte du restaurant *La Marmite* lorsque son téléphone sonna. C'était sa collègue, Linda Tanga.

*Quoi ? ... Quoi, répète ! ... Maintenant ?*

Il ne comprenait pas. Derrière la vitre, il croisa le regard d'Angélique qui arrivait pour servir un client. En le voyant, elle lui décocha un large sourire, mais il lui fit des signes de la main qui voulaient dire qu'il n'avait pas le temps et qu'il devait partir. Des signes peu compréhensibles à voir la tête que fit Angélique en le voyant faire demi-tour.

*Où ça ?... Ouais, je sais où c'est. Une grange ?... Martin est déjà là-bas ! OK, je passe te prendre au commissariat dans cinq minutes.*

Il se précipita vers sa voiture en se retournant pour faire un dernier signe de la main à Angélique, mais celle-ci s'était déjà évanouie au fond de la salle du restaurant. Il releva le col de son blouson pour se protéger au mieux de la pluie persistante de cette matinée qui annonçait l'automne. Il était déçu de ne pas avoir pu prendre un café bien chaud, et surtout

contrarié de rater un moment de complicité avec Angélique, mais le devoir l'appelait. Il arriva devant le commissariat, Linda attendait déjà. Il pila dans une flaque d'eau et sa collègue eut juste le temps de faire un pas de torero pour éviter la gerbe d'eau. Elle s'engouffra dans la voiture en jurant.

– Merde, t'es con, tu pourrais faire gaffe !

Gilles ricana.

– Et ça te fait rire !

Il la regarda en faisant mine de pleurer, ce qui eut pour effet d'irriter encore plus Linda.

– C'est ça, moque-toi !

– Mais je ne me moque pas !

Linda souffla de dépit.

– Tu sais ce que j'admire en toi ?

Gilles la regarda du coin de l'œil. Avec elle, il s'attendait au pire.

– Non, dis toujours !

– Même quand tu fais une connerie, tu prends ça à la rigolade. Tu ne t'énerves jamais.

Il prit son air des plus niais, un truc qu'il maîtrisait à la perfection.

– Quelle connerie ?

– C'est ça...

– Allez, sérieusement, raconte-moi plutôt ce qui se passe !

Linda se calma. L'affaire qui les appelait semblait sérieuse.

– Voilà, les gendarmes ont été appelés de bonne heure ce matin par un éleveur qui a retrouvé un de ses chevaux mort et mutilé dans un pré.

- Ah oui ! Et en quoi ça nous concerne ?
  - En fait, au cours de leurs investigations, ils sont tombés sur quelque chose de beaucoup plus sérieux.
  - Sur quoi ?
  - Je n'en sais rien. Martin a simplement ordonné que nous allions le rejoindre sur place. Le proc nous charge de l'affaire.
  - De l'affaire... du cheval ?
- Linda éclata de rire.
- Mais non, idiot ! Ce sont les gendarmes qui vont poursuivre l'enquête sur la mutilation du cheval, en collaboration avec leurs homologues des autres régions où cela s'est déjà produit. Nous, on se charge de l'autre affaire.
  - Je vois, t'es vachement explicite !
  - Écoute, pour l'instant je n'en sais pas plus que toi.

La circulation était dense et ils durent faire un détour pour contourner le centre-ville. La pluie avait cessé et un timide rayon de soleil cherchait à se faire remarquer.

- Et avec Angélique, ça colle toujours ?
- T'es bien curieuse.
- Bah, ça va faire bientôt quatre mois que vous êtes ensemble. Je trouve ça complètement dingue.
- Je ne vois pas ce qu'il y a de *complètement dingue* ! Ce n'est pas parce que toi tu es incapable de garder un mec plus de quinze jours, que tout le monde a le même problème.

– Je te ferais remarquer que je suis restée avec François un mois et demi.

– Ouais, effectivement. Mais vous n'êtes quand même plus ensemble.

– Si on n'est plus ensemble, c'est parce qu'il a été muté. Sinon...

– Sinon quoi ?

– Sinon... sinon... merde !

Gilles se garda bien d'insister. C'était vrai que François avait été muté, mais il savait que de toute façon, cela aurait fini par casser. Comme toujours.

A la sortie de la ville, il s'engagea sur une petite route qui conduisait au domaine de l'éleveur, puis, après avoir cherché un moment, sur le chemin boueux qui menait à la grange où les attendait leur chef, le capitaine Martin Delhorme. La voiture du légiste était garée à côté de celle du capitaine. Deux policiers en uniforme complétaient le tableau. Gilles et Linda se dirigeaient vers la grange en essayant d'éviter les flaques d'eau, quand ils virent Martin en sortir. Il était au téléphone. D'un geste de la main, il leur fit signe d'entrer.

Après quelques secondes pour s'habituer à la pénombre, Gilles et Linda distinguèrent au fond de la grange un homme attaché à un poteau, le torse nu et la tête penchée en avant. Le légiste était déjà au chevet de son client. Il se retourna en entendant des pas derrière lui.

– Pas trop près les limiers. La scientifique va avoir du boulot.



– Nous aussi on va bien ! répondit Gilles. Merci. Alors, pas trop de folies ce week-end ?

Gauthier esquissa un léger sourire. L'équipe se connaissait bien et personne ne perdait une occasion pour se charrier. Surtout Gilles qui connaissait le penchant du légiste pour les femmes et son attirance particulière pour sa collègue. Mais Linda avait une répulsion incontrôlable et inexplicable envers cet homme qui touchait les cadavres. Il pouvait toujours espérer le beau brun, elle ne risquait pas de lui tomber dans les bras.

– Merde ! s'écria Linda en s'approchant.

– Oui, t'as bien vu. Bizarre hein !

L'homme n'avait plus d'oreilles. Elles avaient été coupées. De fines traces de sang coulaient sur les côtés de sa tête. Son visage était boursoufflé et couvert de traces de coups et de coupures encore sanguinolentes.

– Bon sang ! Qu'est-ce que ça veut dire ? lança Linda.

Gilles ne répondit pas, impressionné par la scène. Il finit par demander :

– Comment est-il mort ?

Gauthier releva la tête de l'homme et montra des traces sur son cou.

– Il a été étranglé. A voir la taille des marques, je pencherais pour des mains d'homme.

Gilles s'approcha pour mieux voir.

– Ouais, on dirait bien. Il a été torturé ?

– Difficile à dire. Le meurtrier l'a d'abord assommé si je me fie à l'énorme bosse et à la plaie derrière

le crâne. Puis, il s'est acharné sur son visage comme on peut le voir aux marques multiples. Sans doute avec un objet contondant. Enfin, il l'a étranglé alors qu'il devait être inconscient. Les oreilles ont été coupées post-mortem. Il n'y a pas beaucoup de sang.

– On les a retrouvées ?

– Non, a priori elles ne sont pas là. Seules sa chemise et sa veste étaient à ses côtés. Il va falloir décortiquer la scène de crime. Martin est sorti appeler la scientifique.

– Il est mort depuis combien de temps ?

– D'après mes premières constatations, entre trente et trente-six heures. Mais j'en dirai plus après l'autopsie, vous savez bien.

Les têtes se tournèrent en entendant Martin s'approcher.

– Marc Simonet, lança le capitaine. 47 ans. Domicilié à Colomiers. Ses papiers et son téléphone étaient dans sa veste. L'assassin n'a même pas pris la peine de chercher à dissimuler l'identité de la victime. Il a même laissé l'argent dans le portefeuille. Regarde.

Il tendit le portefeuille à Gilles.

– Effectivement... C'est plutôt macabre comme mise en scène. Tu crois que l'on a affaire à un psychopathe ?

Martin était pensif.

– ... Je ne sais pas.

Linda cherchait à comprendre.

– Peut-être un message, un rituel ou un sym-

bole ?

Martin fit la moue, dubitatif.

– C'est possible.

– C'est bizarre comme endroit pour commettre un meurtre, réalisa Gilles. Juste à côté d'une maison.

– D'après les gendarmes, l'éleveur prétend qu'elle est abandonnée. Je veux bien le croire. J'en ai fait le tour, tout est fermé et les mauvaises herbes ont pris possession des lieux. Les gendarmes ont déjà fouillé les environs, mais je vais faire ratisser le coin de nouveau. J'ai prévenu la scientifique, ils ne vont pas tarder. Attendez-les. Ils connaissent leur boulot, mais pensez quand même à leur demander de faire un moulage des empreintes de pneus. On pourra peut-être identifier le modèle de la voiture qui est venue jusqu'ici. Moi, je file à l'adresse de la victime prévenir sa famille, s'il en a une. Si le corps est là depuis plus de trente heures, ils ont dû s'inquiéter de son absence. De votre côté, allez faire l'enquête de voisinage. Commencez donc par l'éleveur. Cette affaire de cheval me perturbe.

Linda le regarda avec surprise.

– Quoi, quel rapport avec le cheval ?

– Sa mort !

– Sa mort ? Comment est-il mort ?

– Étranglé, avec une oreille coupée.